

# Mon métier d'AJUSTEUR

JE songe souvent aux premières années durant lesquelles j'ai exercé mon métier de cheminot et, plus précisément, j'aime à me remémorer ce coin que rien ne distingue pourtant des autres, perdu dans les vastes bâtiments de l'« arsenal ». Quand, ma journée terminée, je passe par la section de remontage des wagons, je ne peux m'empêcher de jeter un regard attendri vers le stand 24, où, durant sept années, j'ai œuvré. Peu de temps après mon entrée aux chemins de fer, je me suis mis à aimer cet endroit, et, maintenant que le service m'a appelé ailleurs, je continue à m'intéresser vivement à tout ce qui s'y fait.

Je suis venu là, j'avais vingt ans à peine, ajusteur frais émoulu de l'école professionnelle. On m'avait confié le montage des tractions aux wagons, et, lorsque je fus habitué à ma tâche, je n'aurais voulu pour rien au monde qu'on m'en déposât. Dans cette étape où le plus souvent j'étais seul, je régnais presque en maître ; mon contremaître m'avait fait confiance, et je crois que jamais il ne dut s'en repentir. Barres, crochets, manchons, ressorts, boulons, je manipulais tout cela avec aisance, et j'en étais venu à déceler, au premier coup d'œil, défauts, rebuts, limites des tolérances.

Le petit chariot de fer que je m'étais construit pour me faciliter la tâche est toujours en usage, mon successeur en ayant reconnu la réelle utilité. Je le chargeais de toutes les pièces nécessaires au montage de tout un côté ; rien n'y manquait, tout y avait sa place : boulons, rondelles, goupilles et tout un outillage ; j'emportais tout d'un seul coup, même le sac de jute dont je me servais pour m'asseoir ou m'accroupir sous le wagon. Les

minutes précieuses que je gagnais grâce à lui me permettaient d'apporter à mon travail tous les soins nécessaires, sans dépasser le temps imparti, et, en outre, de conserver mon stand en un permanent état de propreté. Je m'y sentais à l'aise, tout mon matériel était sagement disposé, et jamais je n'y changeais la moindre chose. L'habitude de trouver les mêmes objets aux mê-



mes endroits me faisait aussi une économie de temps. C'est toujours la planche de sapin que j'avais réservée à cet usage qui permet d'aligner les ressorts différents pour les comparer. J'avais à cœur de monter des ensembles sans défauts, car je connaissais les risques importants courus par des wagons dont les tractions auraient été mal montées. Je mesurais la responsabilité morale de mes actes ; et de savoir que de la qualité de mon travail pouvaient dépendre, en même temps que ce matériel, toutes les vies humaines qui allaient

l'utiliser sur le rail, je me sentais intimement lié à la grande famille de tous les cheminots belges et étrangers, et j'éprouvais une légitime fierté, quand la presse était lâchée, de sentir la fermeté de l'ensemble et de mesurer les soixante-cinq millimètres de saillie des crochets.

Et lorsque, au cours des vacances dernières, nous reconnûmes, mes amis et moi, dans un convoi stationné en Autriche, des wagons fabriqués chez nous, dans « notre arsenal », nous nous sentions tous unis par un même idéal, et solidaires les uns des autres. Quelle que soit notre fonction dans la société, nous sommes tous les maillons d'une immense chaîne, qu'il nous importe de conserver solide, grâce à un travail sérieux, effectué avec conscience.

Le poseur de voies rend possible l'utilisation par le rail de tout un matériel de transport. Ce matériel ferroviaire destiné au trafic voyageurs ou au transport de marchandises est construit et entretenu dans des ateliers où les forgerons préparent le travail des tourneurs, des soudeurs, des monteurs, des ajusteurs, eux-mêmes suivis et encadrés de toute une équipe d'autres cadres qui œuvrent coude à coude. Il faut du personnel roulant pour acheminer hommes ou chargements, des gens d'exploitation pour monnayer les transactions, des hommes intelligents pour diriger fermement...

A quelque échelon qu'ils appartiennent, ils savent qu'ils ont une tâche bien déterminée à accomplir pour permettre un ensemble parfait de coordination.

Entre cheminots, la solidarité n'est pas un vain mot.

René DOYEN.